

Seul compte le chemin

Une nouvelle de Sarah Berti, Rebecq (Belgique)

Sur une route perdue, une femme fuit, sa petite fille dans les bras.
Petites silhouettes solitaires, fragiles... De quoi se protègent-t-elles ?

La pente est raide à mes pas fatigués. Je porte Hannah sur le flanc gauche, Hannah lourde et ensommeillée, je tire la valise qui crisse quand elle frôle une racine égarée.

La route porte ses couleurs comme des drapeaux. C'est étrange, je le mesure au fil de nos pas : les rives italiennes changent, se modèlent, s'illuminent sous le levant. Les roches sont plus acérées de nuit, blanches, coupantes, alors que l'aurore les laisse lisses, rosies, presque apaisées.

Nous marchons depuis longtemps, je crois, plusieurs semaines. Je ne compte plus. J'enfile les kilomètres, pour mettre Hannah à l'abri, pour l'entraîner loin, le plus loin possible du drame.

Ils nous poursuivent depuis le début. Parfois je sens leur présence à quelques kilomètres, alors je presse le pas, je change de trajectoire, je brouille notre faible piste. Je sais qu'ils finiront par nous rattraper, alors je me hâte, je gagne quelques jours encore, quelques secondes de soleil et de chanson du vent.

Au crépuscule, le soleil pose un voile de quiétude sur la vie, comme une lumière tiède sur le monde, qui en apaise les noirceurs. Je me demande comment j'ai pu vivre sans. Comment j'ai pu vivre avant, jusqu'à cet instant. Et puis je regarde Hannah sur les galets, Hannah qui marche, Hannah qui sourit les pommettes rouges, et je sais.

Hannah n'est que confiance

Il y a cette solitude au bout de moi, cette incongruité du monde à nouveau. Comme si la vie manquait à mon souffle, à mes apaisements. Souvent je regarde la route, ouverte entre les galets, j'empile mes pensées et j'attends que tout s'écroule, et moi aussi, et puis non, Hannah rit alors je continue. Je marche.

Hannah ne parle plus depuis l'accident. Elle rit, oui, maintenant elle fredonne mais des incohérences, seulement des sons qui s'entremêlent et ne donnent pas de sens à mes interrogations. Trois ans, c'est si petit, si frêle, presque une poussière au regard de la vie, elle en apprendra d'autres, des mots, des nouveaux peut-être, ceux-ci, dans cette langue qui chante et que je sens résonner en moi au fil des ruelles où les vieilles femmes en noir m'interpellent. –"Bella bimba... Ciao mimmina..."

Hannah tend les mains, et le sourire. Hannah n'est que confiance, malgré le drame, malgré la peur. Hannah laisse les portes ouvertes et le monde la visite, bien sûr, ils s'approprient.

Moi j'ai érigé des barrières, dures, infranchissables, j'ai construit une carapace de pierre et de larmes, un édifice autour de mes chagrins et ils ne s'écroulent plus.

La journée maudite, si loin

Je ne sais pas si mes parents m'ont aimée. Ils n'en ont jamais rien dit. Chez nous, on ne parle pas, ou si peu. Et moi j'ai cette distance, cet éloignement du monde, comme si j'étais née en dehors de l'histoire, quelque part entre deux vies. Depuis l'aube, le silence fut ma maison, puis mon mari est arrivé, pour me décorer de mots.

Hannah ne parle plus, donc. Tant pis. Je l'aime quand même, je l'aimerai silencieuse, je l'aimerai idiote, je l'aimerai autre. Je n'ai qu'elle.

Nous longeons la mer, sur cette route blanchie de sable salé. Hannah découvre l'océan, son écume piquante. Les vagues l'effraient et la fascinent à la fois. Minuscule marin en équilibre, elle avance délicatement, en vacillant sur les pierres tièdes, elle s'accroche à ma main, elle se réfugie contre mes jambes en examinant l'argent des étoiles qui danse sur la surface. Le passé est loin, soudain si loin cette journée maudite, si loin l'indicible.

Je nous regarde d'ailleurs, d'en haut peut-être, dans un film où je ne suis pas vraiment moi, ou je l'attends lui, et notre vie d'avant.

Je n'ai jamais vraiment existé, je crois, respiré oui, tant respiré, pleuré, mangé, rêvé, dormi, mais comme quelqu'un d'autre, comme un joli rôle que je réinventais chaque jour. J'étais ailleurs, mille fois ensevelie sous les désirs de moi, prisonnière de ce que j'aurais dû être, de ce que j'aurais dû faire.

Je me souviens...

Et puis j'ai fait Hannah Et j'ai vécu, peut-être, en tous cas j'ai cessé de m'interroger, elle était là, vibrante, toute lumière et poésie, et lui à nos côtés, fort, paisible. Lui comme une évidence. Alors je laissais ma main dans les leurs et ils me portaient en avant. J'allais quelque part. J'étais quelqu'un.

Un jour, il a ouvert ses bras pour consoler ma peine, comme ça, un instant debout face à face, l'autre seconde son torse contre ma joue, et son parfum tout autour. Il y avait cette petite place, là, au creux de son cou, cet espace pour moi, sculpté, presque façonné pour mon souffle, alors je m'y suis blottie et il a juste frémi.

Hannah nous est venue par hasard, comme un cadeau que nous n'attendions pas, ni moi égarée, ni lui marié ailleurs. Mieux peut-être. Lui sans moi.

Mais il y eut Hannah, et mon ventre en berceau, soudain important, mon ventre comme un souffle nouveau et j'osais à peine bouger de peur de le bousculer, mon petit œuf, de la brusquer, elle, ma délivrance, ma vie enfin.

Il n'a pas su tout de suite, il riait, il vivait comme avant, inconscient de cet abîme ouvert, il passait ses doigts le long de mon dos et j'apprenais comment naissent les caresses, juste sans y penser, juste à partir de rien. Incrédule je l'écoutais dissenter, et faire des projets pour nous, me raconter le monde. Un monde où Hannah n'était pas, tenu secret dans mes profondeurs, étincelle de cet amour que je n'aurais pas osé éprouver.

Une amie d'Hannah

Il n'a rien su, donc, pendant des semaines, et puis Hannah a pris trop de place, elle s'est montrée, tendant ma peau satinée, alors il l'a aperçue, sidéré, fasciné comme moi. Et je l'ai

vu arriver dans mon antre, un matin à l'aube. Toute ensommeillée, j'ai ouvert la porte à mon amour, avec ses valises, et ses yeux sereins. Ses yeux libres.

Il n'a pas hésité, ni cherché à fuir ou temporiser. Il n'est pas homme d'à peu près. Parfois il a besoin de temps avant d'agir mais quand sa décision est prise, il s'y tient, envers et contre tout. Il est fort, impassible mon homme. Je l'admire pour cela. Et donc, ce matin-là, dans le levant ocre et rose, Hannah l'avons laissé entrer et prendre soin de nos vies, et les lui confier.

Il nous a protégées, jusqu'à l'accident.

Lucille Fonteyn avait presque trois ans. Elle vivait à côté de notre maison, entourée de ses grands frères. Souvent ses parents nous la confiaient, pour une heure, pour un après-midi, et Hannah avait une amie, une compagnie pour ses jeux. Elles se comprenaient sans mots, s'arrachant les jouets dont elles estimaient être propriétaires, partageant rires et apprentissages. Tantôt Hannah découvrait un papillon sur les pâquerettes et jouait à l'effrayer, pour frissonner de son vol. Tantôt c'était Lucille à plat ventre qui pointait nez à nez avec un ver de terre. Je les regardais grandir, émerveillées du monde, j'écoutais leurs babillages. J'essayais de répondre à leurs questions, je racontais l'histoire des pollens et la chanson du vent.

Qu'importe le but...

J'attendais qu'il rentre, mon homme, pour lui décrire nos découvertes et chaque nouveau mot d'Hannah. Ils se ressemblaient tous les deux, dans cet entêtement enfantin à réussir, à comprendre, dans cette volonté tenace de parvenir à leurs fins, calmement mais sans jamais faiblir.

Notre petite voisine, Lucille, était plus fébrile, plus dispersée, égayée une seconde par un rayon de soleil, l'autre instant perdue dans la contemplation béate d'une fourmi. Elle passait d'une occupation à l'autre, du rire aux larmes, elle picorait la vie. Mon Hannah se concentrait sur une tâche à la fois, obstinément tendue vers un objectif. Mais elles s'entendaient comme des sœurs, se cherchaient du regard au moindre éloignement.

Alors bien sûr, pour les trois ans d'Hannah, nous avons invité Lucille et sa jolie robe rose, Lucille et ses longues boucles brunes.

À l'épicerie j'achète une brioche pour Hannah, des pêches aussi, deux, veloutées. Je ne sais pas pourquoi. Simplement elles étaient là, elles nous attendaient. Une dame en noir est assise sur un pliant devant les présentoirs d'olives et de piments. Pesamment elle se redresse pour venir à la caisse enregistreuse. Ici personne ne court. –"Dove vai ?"

Où vais-je ? Étrange cette question, elle cogne à mes oreilles, à mes tempes fatiguées. Je ne sais pas où nous allons, cela m'est égal. Qu'importe le but tant qu'il y a le chemin.

Je regarde Hannah, et je me demande

Tout le village nous observe, mon bébé et moi, assises sur cette valise énorme et éraflée, à écouter le murmure de l'ombre sous l'olivier, à prendre du courage. Hannah émiette sa brioche, elle montre les morceaux du doigt, les yeux inquiets, puis s'émerveille quand des moineaux avides viennent les cueillir à ses pieds nus.

Je n'ai jamais très bien su comment faire avec elle, s'il existait des règles, ou des gestes faisant d'un être un parent, faisant d'une femme une mère. Je la regardais grandir et j'essayais d'être là, présente, de la respirer, de l'écouter rire. Je ne sais pas si cela suffisait. Si cela suffira. La dame a repris sa place, dans un grincement.

Je me souviens de la fête, parfois des bribes m'envahissent, je revois Lucille dans le jardin, la bouche rouge de fraises grignotées à même le gâteau, son rire cristallin sur la pelouse, comme une musique douce enveloppant l'espace. Et puis cette voiture, immonde, son crissement de freins, la glissade, la calandre qui percute la barrière blanche et la petite robe qui s'envole, et voltige, et le corps qui plane, longtemps, lentement, comme si le temps s'arrêtait, avant de retomber sur le sol, inerte. Une petite poupée désarticulée au milieu des fleurs et des ballons d'anniversaire.

Je me demande comment on peut vivre sans son enfant, comment c'est possible, une telle aberration. Si les matins sont les mêmes, le soleil identique, si l'on entend encore les chansons du vent, si les ruisseaux coulent. Je regarde Hannah et je me demande.

Je ne veux pas qu'ils nous trouvent

La route est longue, elle s'étire, s'évase et rétrécit selon ses envies, comme une musique. Elle ne mène nulle part, cette route, elle est boucle, et infini, elle est le monde entier relié par la terre.

Hannah est lourde à mon bras, elle s'appuie. Le soleil dore ses épaules dodues, l'air lui va bien, il frappe à ses joues rouges. Elle est belle. Elle rit en chassant les papillons qui viennent frôler son visage. Elle bat des cils, elle applaudit à leur parade silencieuse. De temps en temps, elle glisse la main dans mes cheveux et lisse une mèche, longuement, elle s'y accroche. Alors je marche plus vite.

Je n'ai pas vu venir la voiture, ce jour-là. Personne ne l'a vu, ce véhicule même pas neuf, même pas brillant, ce vieux 4x4 poussiéreux et son chauffeur ivre. Non, je n'ai rien vu, je coupais le gâteau en parts égales, carrées. J'avais le cœur en fête.

Maintenant Hannah dort paisiblement, le pouce dans sa petite bouche, les jambes repliées autour de moi.

Ils arrivent, je le sens, ils se rapprochent. Inlassablement, ils marchent dans nos traces, suivent notre piste fiévreuse. Je ne veux pas qu'ils nous trouvent, je veux marcher encore, avec mon Hannah vers un lendemain meilleur.

Parfois nous nous arrêtons dans des granges abandonnées, ou des bergeries de pierre sereine, à demi effondrées par l'usure du temps mais debout contre les collines, fières dans leur désuétude.

"Va-t-en, laisse-nous..."

Moi j'aime le vide, et les absences, je m'y sens chez moi. Alors nous nous installons là-bas, Hannah et moi, je pose ma valise contre les dalles glacées et je suis du pied leurs veinules bleutées, comme un itinéraire secret.

Je sais qu'ils nous suivent, qu'ils nous rattraperont bientôt. Je ne veux pas y penser, j'avance, droit devant, le long de cette route qui s'ouvre devant nous, vers cet avenir

possible, pour ma fille et moi. Vers des lendemains ensemble. La sueur ruisselle le long de ma nuque, je sens son chemin glacé dans mon dos, je frissonne sous le soleil écrasant. Hannah marche à mes côtés, quelques instants main dans la main, elle tente de suivre mes enjambées, vaillamment elle ne renonce pas. Je ne sais plus laquelle de nous deux tire l'autre.

La falaise est à pic devant nous, ouverte sur l'océan. Je tourne la tête, je veux bifurquer. Et puis je les vois, bloquant le chemin, le retour en arrière. Ils sont deux.

D'abord mon homme. Avec des reproches dans les yeux, et cette tendresse aussi, cette lassitude. Il s'avance alors je serre Hannah contre mon cœur, nichant sa petite tête dans mon cou. Il dit : –"Pia... – Non, va-t-en. Laisse-nous."

Je recule encore, tout au bout de la falaise écorchée. Je sens les graviers sous mes pieds nus, leur glissade dans le vide. Mon homme s'est figé là, à quelques mètres. Le vent gonfle son tee-shirt rouge et je peux presque apercevoir le dessin de ses muscles quand un souffle plaque le tissu contre son torse en sueur. Il est beau, encore, solide. Avec juste cette faille dans le regard, cette absurde douleur, ce vide.

"Viens Pia, c'est fini..."

Un homme apparaît derrière lui, courant, trébuchant contre les pierres, le front luisant. Il se fige lui aussi et je le reconnais, c'est Monsieur Fonteyn, blême, ébouriffé. Il nous regarde mon bébé et moi, il murmure : –"Lucille..." Et mon Hannah sursaute, elle tend les bras, elle prononce son premier vrai mot depuis des semaines. Elle dit : –"Papa !"

L'homme joint les mains, comme une prière, il dit – « Lucille mon bébé mon ange ça va ma princesse ? » comme s'il avait peine à y croire, comme si sa vie s'illuminait à nouveau. L'enfant pleure à présent, elle tend ses poings bronzés vers l'homme, vers Monsieur Fonteyn, elle tire de toutes ses forces pour échapper à mon étreinte. Mon mari dit : –"Viens Pia... Allons, viens... C'est fini."

Il me tend la main, tristement, comme un rocher au milieu des flots, un point d'ancrage. Je secoue la tête. –"Non, va-t-en, allez-vous en, laissez nous... Laissez-moi Hannah..." Alors il déchire mon cœur, lui mon homme de mes rêves, mon seul ami. Sa voix tremble mais il le dit. Il dit : –"Ce n'est pas Hannah."

Et il semble accablé, lui aussi, écrasé par l'absence, par les nuits sans sommeil, par l'hostilité de la vie qui arrache les petites fées à leurs parents, juste d'une voiture lancée à toute allure un jour d'anniversaire. Il répète : –"Ce n'est pas Hannah. Et tu le sais."

Il y a cette poupée qui n'est pas mon bébé...

Il y a tout ce vide derrière moi, ces collines à l'infini évasées, cette torpeur moite du néant. Il y a des oiseaux qui planent, qui me tendent leurs longues pattes pour m'emmener avec eux. Il y a cet enfant, dans mes bras, cette poupée qui n'est pas mon bébé, qui n'est pas mon Hannah, bien sûr que non, qui n'a pas son odeur, ni son regard intense, cette enfant d'une autre. Il y a cette route, que je pensais infinie, cette route vers un autre monde, un autre temps, un temps où mon Hannah ne serait pas morte.

Alors je dépose Lucille sur les cailloux, délicatement et elle marche vers Monsieur Fonteyn, sans trembler, toute brune sous le soleil d'été. Elle rit, si fort que le vent se lève. Son papa

décoiffé tombe à genoux pour la recevoir dans ses grands bras, incrédule. Et il y a de la joie, dans cet instant, du bonheur quand même, des retrouvailles.
Le vent chante, je crois, je ne sais pas. Je n'entends plus.